Les Lys

extrait de « Une année »

de Pierre BAYROU

Les lys ! C'est la gloire des lys ! Je m'étonne de voir les gens insensibles à leur splendeur. Pour moi, comme ils me touchent, et de quelle étrange émotion ! Symboles de plénitude et de triomphe, achèvement des gloires de l'été, rayonnement, magnificence. Et puis, tout au fond, n'est-ce pas un rapport que j'entrevois ? Quelque chose en moi se trouble d'espérance, à pressentir un lien secret, imperceptible autrement que par la divination d'un amour, entre la fleur solstitiale et l'accomplissement de l'été. Du cœur des nuits d'hiver, si souvent j'évoque ce sommet resplendissant de la courbe de l'année : les très longs jours, les claires nuits, les crépuscules surtout, qui n'en finissent pas, où les charrettes de foin remontent une à une, processionnellement ! Tout cela harassé, ivre de chaleur et de lumière, mélancolique, solennel. Moment où « l'âme »elle aussi remonte des profondeurs, affleure à la surface. Et l'esprit l'aperçoit alors, la reconnaît, s'étonne et se trouble...

Tout cela, bien d'autres choses encore, je le sens, incarné pour moi par les lys hiératiques, calmes, sobres, magnificents ! Blancheur profuse, massive, si simple pourtant, douce au cœur comme l'innocence.

Je me demande après tout si ce n'est pas seulement dans les villes que l'on fait si peu de cas de cette merveille de l'été, sortie, comme une image de splendeur, de la terre mûre et brûlante. Dans nos causses perdus, où s'est préservée mieux qu'ailleurs peut-être l'intimité de la terre et de l'homme, où la cupidité n'a pas tout à fait détruit, dans toutes les âmes, le sentiment des liens, des signes, des appels, où l'existence humaine s'écoule encore tout entière dans l'originelle « forêt des symboles », les paysans continuent à percevoir sans doute, même si c'est obscurément, la signification des prodiges familiers.

Je pense à ce jardinet d'Aliguières, un *hort* minuscule bien gardé par sa murette basse, tout près de la mare où j'ai vu nager, pour la première fois, dans la prairie des herbes submergées, cette punaise ronde et plate : le naucoris à brûlante piqûre. Dans

ce carré de terre rouge tout effritée de sécheresse, je vois encore se dresser, au-dessus des herbes jaunies de chaleur, près des ails mûrissants aux tiges affalées, quelques lys blancs aux roides hampes, haussant leurs bouquets de fleurs en pavillons de trompettes, en cornes d'abondance : dedans, au bout – des étamines, sur la soie des corolles saupoudrées de safran, tremblotaient des pépites d'or. « Oh ! les beaux lys ! » cria mon cœur. – « Oui », fit leur propriétaire avec un dédain indulgent, « c'est la femme qui s'amuse à ça... Les fleurs, après tout, ça ne mange pas de pain... » Et cette concession, faite au respect humain : « Et puis, rien de tel pour les plaies », dit-il aussitôt (des pétales de lys macérés dans l'eau-de-vie, je garantis, pour l'avoir moi-même et sur moi éprouvée, la vertu de ce vulnéraire).

Mais, je sais bien que ce n'est pas, au fond, pour cet usage utilitaire qu'on élève des lys, partout, dans les jardins du causse, entre les murs de pierres sèches, bleutées, vibrantes de lumière... (Je les revois ces petits *horts* : des violiers au printemps, et des giroflées-quarantaines – le basilic, lui, vit dans un pot, plus près des hommes, sur le rebord de la fenêtre ou le parapet du balet. L'été, les passeroses et les lys. A l'automne, les dahlias aux fleurs énormes, les asters ou vendangeuses et les soucis encore, dans une oule crevée ou quelque autre « testé » hors d'usage). Mais non : dans ce très vieux pays, le lys reste la fleur mystique, celle qui paraît au moment des cigales, le parfum de grâce et d'adieu exhalé par la terre, à la Saint-Jean d'été, vers le soleil désormais déclinant. Chant des cigales, odeur des lys, et ces feux qu'allument les hommes dans la nuit du solstice, ces *johanades* dont la flamme se jette au ciel, dit Perbosc, « svelte et pointue comme un clocher » : les cœurs, sinon les esprits, n'ont-ils pas vu l'analogie, compris le symbole ? Consciemment ou non, les hommes n'ont-ils pas senti qu'ils devaient se joindre, eux aussi, aux porteurs d'offrandes, prendre leur place dans le chœur, donner la main pour nouer la ronde ? Et voilà pourquoi, sans doute, même pour le plus rude des hommes de chez nous, l'arôme des lys s'unira toujours à celui du genêt d'Espagne – le sparte aux larges fleurs – pour évoquer non seulement les hymnes et l'encens, les reposoirs et les autels des processions triomphales depuis la Fête-Dieu jusqu'aux bénédictions nocturnes des bûchers, mais aussi, plus subtilement, et dans une obscurité plus secrète, la fécondation de la terre assouvie, mûrissante, au moment où se dénoue l'étreinte du soleil.

Avec l'aimable autorisation de Suzanne Bayrou